

TENTATIVES D'EVASION

Alfredo Díaz Castro

ABSTRACT

An approach to the world of fiction on *Epaves* by Julien Green -to clarify the ways of evasion to characters resort.

Escaping in time and space to forget about oneself or to reaffirm an identity are two typical mechanisms of Greenian characters. Erotic or contemplative day dreaming to live other people's lives are not absent in this work. Some end up in hallucinations. The temptation of death as a total and definitive escape is also subject to analysis.

Evidently, these attempts make the return to reality more bitter. Sooner or later, all the characters realize that they are prisoners of themselves and that their attempts to escape are ephemeral.

A une lecture du roman de Julien Green, *Epaves*, l'impression générale qui s'en dégage est celle de l'impuissance quasi totale qu'éprouvent les personnages à communiquer avec autrui, impression due à un manque d'équilibre personnel et social. Ils se sentent emmurés dans cette prison qu'est la demeure et tout ce qu'elle représente: conventions sociales, habitudes méticuleuses, objets sécurisants, confort matériel ... Certes, ils sont conscients de tout avoir, sauf l'essentiel, l'amour.

Dans un monde si renfermé où l'homme a la sensation d'étouffer, il est normal qu'il cherche à s'évader. Or l'évasion n'est qu'une fuite hors du monde habituel dans un monde nouveau ou imaginaire. A ce propos, l'appréciation d'Antoine Fongaro nous semble pertinente, dans la mesure où il croit que la fuite est un comportement très fréquent dans les romans de Julien Green:

"Presque tous ses héros sont des fuyards au sens littéral et au sens figuré du terme. C'est que la fuite est une réaction immédiate, primaire devant l'angoisse terrible de l'existence. C'est la forme instinctive, animale, de la nécessité d'échapper au destin accablant, de s'évader de la prison horrible qu'est la vie quotidienne."¹

Pour échapper donc aux réalités de la vie quotidienne, les membres de la famille Cléry

essaient plusieurs voies, et tout d'abord celle de la fuite dans l'espace. C'est bien le romancier qui nous explique comment Philippe, le protagoniste, éprouve un besoin physique de sortir de son cadre, d'aller ailleurs:

"L'envie de sortir le chassait dehors sans une idée. Souvent il lui arrivait de s'installer dans une voiture, puis de rester court quand le chauffeur lui demandait l'adresse. N'importe où, aurait-il dit, pourvu que ce soit loin et que ce soit beau." (p. 157) *

Mais la véritable question que l'on peut se poser maintenant est celle-ci: qu'est-ce que le héros cherche à fuir? Apparemment dans ces sorties il y a deux mouvements contradictoires, qui semblent répondre à la question. Premièrement, Philippe cherche l'oubli. Oubli de soi-même et oubli des autres. C'est pourquoi il cherche à perdre son identité parmi la foule qui remplit certaines rues de Paris:

"Il y avait dans tout ce bruit comme une grosse voix confuse qui l'appelait de loin. Les dents serrées de plaisir, il gagna le trottoir le plus animé et se perdit dans la foule." (p.160)

* Toutes les citations entre parenthèses renvoient au texte original du roman publié par la Librairie Plon, Paris, MCMXXXII.

D'ailleurs la scène du cinéma, prolongeant cette promenade (pp. 162-166) exprime exactement ce même désir du héros d'oublier ce qu'il représente et de tromper son ennui. La fuite d'Eliane à la pension de Mlle de Moroso semble avoir la même valeur que ces promenades de Philippe. Au fond, elle cherche à oublier sa souffrance en s'éloignant de l'être aimé, de même que Philippe se promène dans la foule pour oublier qui il est. Il en va de même pour la promenade qu'Eliane entreprend dans les rues populeuses de Passy. Elle y espère que "le bruit finirait par l'étourdir et qu'elle penserait moins à Philippe." (p. 195)

Dans un deuxième mouvement nous croyons voir dans les promenades de Philippe une sorte d'invitation à la recherche de soi-même. Déjà la scène qui provoquait chez lui la prise de conscience de sa lâcheté, nous faisait sentir le désir qu'il éprouvait de revenir errer sur les quais. Il est évident qu'il tente de se retrouver:

"Ce soir au bord de l'eau, il sentait vivement tout ce qu'il pouvait y avoir d'inaccessible au fond de son propre cœur. Comment donc pouvait-il espérer de n'être pas seul, si lui-même à lui-même demeurait étranger?" (p. 39)

Ses promenades cependant aboutissent toujours à la Seine, comme si le personnage attendait en quelque sorte une réponse au problème de son entité. Une promenade avec son fils les conduit à la passerelle de Passy, d'où ils peuvent contempler le paysage fluvial. L'identification qui s'établit entre Philippe et la Seine est ressentie par Robert, qui n'est que la projection de son père; cette sorte d'identification nous est rendue d'une façon très nette dans le mouvement incessant du fleuve:

"Les flots lourds s'étiraient sinistrement à leurs pieds; on eût dit qu'ils se cherchaient, se perdant, puis se renouant sous les arches leurs longues tresses luisantes. Il y avait dans ce mouvement quelque chose de volontaire et d'obstiné qui exerçait une sorte de fascination sur l'esprit; le choc de l'eau contre les piliers, le remous, puis le demi-cercle ondulé comme un volant qui se formait et se résolvait ensuite en lignes sinueuses tordues les unes sur les autres (...) tout battait, tout palpitait, tout devenait fleuve; l'homme et l'enfant sentaient dans leurs mains la douce et forte pulsation de la Seine, elle montait le long de leurs bras et se répandait dans leurs corps comme un fluide ..." (p. 231)

Ailleurs il nous est dit du héros que "toute sa vie, ce fleuve l'avait attiré sans qu'il pût comprendre pourquoi il existait entre eux une sorte de parenté mystérieuse" (p. 282). On dirait que

Philippe ne se rend pas compte que ce que le fleuve lui révèle c'est sa nullité foncière; ou bien, s'il le soupçonne, il préfère garder dans le silence cette sorte de complicité qui le relie au fleuve.

Henriette comme les autres personnages cherche à s'évader. Dans ses visites fréquentes chez Tisserand, son amant, elle cherche un équilibre en se réfugiant, comme nous le verrons plus tard, dans un appartement misérable où elle essaiera de recréer un monde à sa mesure.

La fuite dans le temps semble être une autre voie que les personnages greeniens affectionnent pour échapper à la réalité. Tous cherchent à se réfugier dans ce monde enfantin qu'évoque le souvenir. Là, où l'être n'ayant pas encore conscience de son néant ni de sa misère morale ressent, selon l'expression de Prévost, la "nostalgie d'éternité".² Parfois il suffit seulement d'un élément extérieur au personnage pour qu'il revive ce monde presque oublié de lui. C'est là précisément que les sens jouent un rôle essentiel; par un mécanisme tout à fait proustien, Philippe éprouve au milieu du paysage fluvial un désir quasi inconscient de tourner ses regards vers un passé lointain. A sa manière, il est "à la recherche du temps perdu"; l'odeur qui se dégage de la Seine lui fournit ce moyen d'évasion:

"Un instant, Philippe s'arrêta, ne comprenant pas pourquoi le cœur lui battait, et tout à coup, la forte odeur de l'eau l'enveloppa, (...) elle réveilla en lui le souvenir des crimes racontés par le journaux et d'une vieille chanson sinistre que lui chantait sa bonne, autrefois. Dans l'espace de quelques secondes il revêcut son enfance; l'émotion lui fit rettenir son souffle comme pour garder en lui cette odeur qui ressuscitait un monde ..." (p. 39)

Il nous est dit aussi que "des moments comme ceux-là n'étaient pas rares dans sa vie" et que "son être entier se cherchait ailleurs que dans le présent" (p. 39). Une étude psychanalytique du personnage nous amènerait à concevoir son désir insistant et presque obsédant de s'approcher de l'eau, comme un élan impérieux de retour au sein maternel. Il en serait de même pour cette habitude de se chercher toujours dans le passé. Mais, même sans approfondir ce thème, qui certes serait très intéressant, une lecture naïve rend perceptible le besoin qu'éprouve le héros d'échapper à sa réalité présente en cherchant à se réfugier dans son passé.

La belle-sœur de Philippe ressent malgré elle ce besoin de s'évader aussi vers son enfance. Seulement, ces brèves escapades, au lieu de la soulager, ne font qu'accentuer sa soif d'une éva-

sion plus profonde et durable. A l'aube surtout, Eliane, ne pouvant pas dormir, est saisie par un rayon de lumière grise qui coupe en deux une pivoine du tapis à fleurs. Chose banale, dirait-on, alors que pour elle ce simple rayon de lumière ressuscite un monde de paix et d'innocence qui revêt le caractère d'un paradis perdu. Toute son enfance défilait dans sa mémoire:

"Un coude sur l'oreiller, à moitié assise, elle revoyait une maison de campagne ouverte à tous les parfums de l'été, à tous les cris d'oiseaux; parfois les abeilles faisaient le tour de la salle à manger pleine d'ombre, pour s'arrêter sur le bouquet de phlox qui ornait le piano; alors une petite fille vêtue de percaline rose interrompait ses gammes en piaillant d'effroi et se sauvait au jardin. C'était elle ..." (p.236)

Combien n'aurait-elle pas souhaité mourir à cet âge-là, ou arrêter le temps! Cependant comme nous l'avons souligné plus haut, ces désirs de se réfugier dans l'enfance sont fugitifs. Eliane aussi bien que Philippe sont obsédés par d'autres rêves. Néanmoins, ce n'est pas le cas pour Henriette qui, poussant à la limite le désir de se réfugier dans son enfance, arrive presque à "concrétiser" son rêve. Loin de s'habituer à la vie bourgeoise, et n'aimant pas Philippe, elle rencontre un amant misérable qui, peut-être à cause de sa pauvreté, lui fournit la possibilité de se créer un monde à elle. Ainsi, les visites fréquentes de la jeune femme chez Tisserand constituent pour elle cette invitation à rejoindre son enfance:

"La petite grille à charbon qui rappelait l'appartement de son père où elle avait passé la première partie de sa jeunesse; elle revit la portière marocaine de la bibliothèque, les livres reliés en toile verte, et la serviette que le vieux professeur posait (...) sur le bureau de pitchpin. Ici, elle retrouvait un peu de tout cela." (p.111)

Chez Tisserand, Henriette trouve un refuge qui prend la forme d' "un cercle magique d'où la vie quotidienne était exclue."³ Dans le texte primitif Julien Green avait imaginé pour la jeune femme une petite chambre dans l'appartement de Tisserand, où elle se renfermait pour revivre pleinement son passé. Malgré la suppression d'une partie du texte, l'image du refuge garde la même force évocatrice en ce qui concerne la vie de ce personnage.

Il est vrai qu'Henriette "concrétise" son rêve avec la même insistance qu'un enfant désire posséder un jouet. Ce qui est certain aussi, c'est qu'elle nous donne l'impression de n'avoir jamais été au-delà de ce stade enfantin. Une conversation

qu'elle a avec sa sœur pourrait nous donner une idée plus juste de cette observation:

"Tout sombre et tout triste qu'il était (l'appartement de la rue Monge) je m'y revois et je m'y revois heureuse (...) Il y avait dans la salle à manger un coin que le soleil atteignait vers trois heures les jours d'été. On voyait alors la trame de ce tapis rouge dont un bout se relevait sans cesse (...)

-Souvent je me tenais là, les pieds sur ce bout de tapis (...) sur mes bas, sur mes vieux souliers tout ridés, je m'amusais à suivre les reflets de la lumière qui me chauffait les jambes. A douze ans, à seize ans, à dix-huit ans même, il m'arrivait de rester là, immobile, pendant près de dix minutes, et je me disais: "Ne bougeons pas d'ici. Tout est tranquille, je suis heureuse." (pp. 139, 140)

Ces quelques tirades ne font que confirmer le caractère enfantin d'Henriette. Au fond elle n'aime Tisserand que dans la mesure où il lui permet de recréer son propre songe. L'auteur, parlant d'Henriette, nous dit quels sont en somme les sentiments de la jeune femme: "Ce qu'elle voulait n'était qu'un décor où son imagination lui permettrait de rejoindre son enfance et les années les plus heureuses de sa jeunesse" (p.147). De tous les personnages du roman celui-ci est le seul qui reste étroitement lié à ses souvenirs d'enfance.⁴ La preuve en est également ses rêveries sur le balcon où elle regarde fuir un nuage; il lui semble alors voyager vers "les pays lointains qui cachent notre enfance" (p.250). En voulant rester fidèle au jeu de son enfance qui consistait "à s'appuyer sur le vent comme une muraille", Henriette n'avait "qu'à fermer les yeux, (ainsi) elle retrouvait par la voie mystérieuse qui s'ouvrait devant elle tout ce que la vie lui avait pris, les jouets (...) la maison démolie, la salle basse (...) le jardin (p.251). Sans doute, cette délivrance est-elle fugitive puisqu'au moment où elle est près de céder au vertige, elle est ramenée à la réalité par le contact de la main de son fils.

Parmi les formes de rêve éveillé auxquelles se livrent les personnages pour échapper à la réalité nous devons mentionner les rêveries érotiques, qui dans ce cas semblent être une des données fondamentales d'Eliane. En effet, ses rêveries ont plutôt un caractère obsédant, centrées autour de l'image de Philippe. La trajectoire d'images et d'idées s'associant autour de l'être aimé est très nette chez Eliane car elles s'approfondissent au fur et à mesure que la vie quotidienne la met face à Philippe. Déjà avant le mariage de sa sœur, Eliane songeait à mille projets dont le héros était le principe générateur. Certes, ces rêves res-

taient à l'état embryonnaire. Lorsqu'elle songeait au mariage d'Henriette, elle imaginait une sœur idéale: "Philippe avec douceur lui prenait la main, puis d'un geste un peu plus brusque il l'attirait à lui ..." (p.218) A ce niveau-là nous sentons le désir d'Eliane de devenir cette femme idéale; mais les circonstances ne s'y prêtant pas, ces rêveries deviendront plutôt une sorte de hantise dont elle ne peut plus se défaire. "Les rêves, signale le narrateur, montaient en elle comme une marée" (p.221). En réalité, après le mariage de sa sœur, Eliane s'est livrée à une vague de rêveries autour de la nudité de Philippe qui n'ont fait qu'accentuer son malheur:

"Si au moins une nuit de maladie, de fièvre, elle pouvait apercevoir le cou, la poitrine, par l'échancrure du pyjama (...) Elle serait à son chevet, vers les premières minutes de l'aube. Dans son délire Philippe appellerait sans la reconnaître, sans la voir; elle avancerait alors une main tremblante de voleuse. Ou bien elle lui verserait une drogue pour le faire dormir. Une sorte d'ivresse la saisit à l'idée de cette chair que le destin lui livrerait peut-être, par une tricherie qu'Eliane accepterait malgré elle, tentée au-delà de ses forces, excédée de la lutte abominable qui reprenait chaque soir, chaque matin." (p.221)

Lorsqu'elle prend conscience de sa sensualité exacerbée, elle essaiera par un reste d'éducation religieuse de se détourner de ses rêveries érotiques dégradant ainsi l'image de l'être qu'elle aime:

"Mue par un étrange besoin de le diminuer, Eliane flairait en lui l'employé de banque qu'il aurait pu être (...) ou bien elle le voyait chef de rayon d'un grand magasin (...) Elle allait plus loin; sans tomber dans l'extravagance on pouvait mettre à Philippe un gilet à raies jaunes et un tablier blanc, et elle le méprisait de souffrir ces déguisements imaginaires, comme si la chose se fût accomplie de vrai." (p.257)

Du mépris rêvé au désir, la protagoniste n'a qu'un pas à faire. Son désespoir la conduit à rétablir la première image qu'elle se faisait de Philippe Cléry prenant la route inverse:

(II)"revêtait l'uniforme avantageux du mari (...) elle se le figurait encore debout sur un trapèze (...) ou bien donnant libre cours à ses rêves, elle se rappelait l'hypocrite et charmant costume des trouvères (...) et prise soudain d'une gaieté un peu sinistre, elle riait toute seule de ce qu'elle nommait des enfantillages." (p.257)

Eliane est le type de personnage en guerre contre lui-même et plus justement contre l'amour qu'elle porte à son beau-frère. Nous remarquons ainsi, l'importance que son amour acquiert par le rêve. Cela suppose de la part d'Eliane d'autres rêves autour de l'image de sa sœur qui représen-

tent en somme l'obstacle à l'union qu'elle désire. A plusieurs reprises nous regardons Eliane rêver devant Henriette endormie. A ce sujet-là nous rappelons que Jacques Petit suggère "comment le retour d'une situation identique permet un approfondissement sous une apparence de monotonie (...) jusqu'à voir sa sœur morte".⁵ Evidemment, la joie de cette possibilité l'emporte sur le remords au moins pendant quelques instants. Tantôt elle se console à l'idée de parler à l'ombre de Philippe qu'elle a recréée dans son imagination, tantôt elle croit à cette illusion trompeuse. Elle conçoit même que Philippe pourrait ployer les genoux devant elle "comme un esclave" (p.237). La soif d'aimer et de dominer cet homme n'a pas de limite. La rêverie lui procure, sans doute, une sorte de satisfaction passagère, mais il lui suffit de jeter un regard du côté de Philippe pour être ramenée à elle-même.

Bien différentes sont certaines rêveries de Philippe. Elles s'associent à des idées relevant plutôt de la méditation ou de la contemplation philosophique. La Seine, nous l'avons souligné plus haut, est un des moteurs qui fournit les éléments du rêve et de la contemplation. Cette attitude de l'actant, au bord du fleuve, qui atteint des dimensions quasi métaphysiques, reste d'ailleurs l'un des plus beaux passages du roman:

"Pendant plusieurs minutes, il s'absorba dans la contemplation de cette eau lourde et silencieuse (...) Brusquement il se sentait arraché au cadre étroit d'une vie prudente; un univers qu'il croyait immuable lui apparaissait maintenant comme un triste et fragile décor soutenu et menacé à la fois par son antiquité et d'immémoriales conventions. Ce qui durait depuis mille ans pouvait durer mille ans encore. Dans mille ans, comme cette nuit, il y aurait, sur un pont jeté par-dessus ce fleuve, un être devenu presque étranger à lui-même et qui, se penchant sur le cours rapide d'une eau noire, regretterait peut-être un âge primitif où l'instinct parlait encore au cœur des hommes." (p.30)

Il est clair que Julien Green prête ses propres rêveries à son personnage. En effet, nous constatons à quel point ses réflexions d'adolescent sur la durée relative des choses sont marquantes: ce qui l'a vivement marqué, dit-il, c'est "la découverte de la fragilité de tout. (Par exemple dans trois cents ans, il ne restera sans doute plus rien des Primitifs. Dans cinq cents ans, plus rien de nos cathédrales, etc.)."⁶ Plus importantes encore, sont ses réflexions écrites en 1939, espèce d'écho aux rêveries de Philippe et que nous pourrions rapprocher de ce que C.G. Young appelle à juste titre "l'inconscient collectif":

"Dans mille ans, il y aura peut-être un homme, debout comme moi derrière la vitre d'une croisée et qui regardera comme je le regarde à présent ce paysage d'arbres et ce ciel de pluie. J'essaie de me figurer que j'ai franchi ce grand espace de temps et que je suis cet homme. A quoi pense-t-il? Est-il heureux? Se demande-t-il quelquefois pourquoi est-il sur terre et pourquoi à telle époque et non à telle autre (...) Cette curiosité qu'il éveille en moi, d'autres l'ont eu à notre égard, qui se sont endormis dans les temps où Lutèce sortait à peine de sa boue. Ici peut-être, à l'endroit même où je me tiens, un barbare tonuré a rêvé aux hommes de l'avenir." ⁷

D'ailleurs, nous ne voudrions pas nous borner seulement à souligner les rêveries quasi jungiennes du héros. Ce dernier en connaît d'autres qui le conduisent facilement à l'hallucination, parce qu'elles sont un produit de l'ennui et de l'oisiveté. Le voici assistant au conseil d'administration de la compagnie minière dont il est copropriétaire. En écoutant les interminables rapports de l'administrateur, il est subitement le jouet d'hallucinations inquiétantes:

"Ce vieillard devenait une sorte d'enchanteur plongeant les êtres et les choses dans un sommeil magique. A la chaleur de la salle s'ajoutait l'ennui, et surtout le besoin de dormir. Philippe redoutait de fermer les yeux malgré lui et, pour vaincre cette tentation, il les tenait fixés sur le lustre qu'il voyait dans la glace; tantôt ce lustre étincelait comme un bloc de glace dans le soleil, tantôt il apparaissait comme un astre noir tournoyant sur un fond d'étincelles. Plusieurs fois, Philippe passa la main sur les paupières et dut essuyer une goutte de sueur qui cheminait lentement sur sa tempe." (p.122)

Pendant que s'opèrent ces transformations, Philippe est très loin du monde de la réalité. Son imagination prend le dessus; les personnes comme les choses se métamorphosent et perdent leur aspect habituel. De toute évidence, nous assistons ici à un dérèglement de la perception dont le héros ne prendra conscience que devant ce personnage muet du roman qu'est la Seine: peu de temps après avoir assisté à la scène du couple qui se dispute au bord du fleuve, Philippe est la proie d'une hallucination dont les premières manifestations sont celles d'un malaise d'ordre physique: "Le sentiment d'être tout à coup prisonnier du brouillard lui donna un malaise sans qu'il eût le désir de s'éloigner. (...) Il semblait que le brouillard retirât du monde une chose, puis une autre: les lumières, puis les sons (...) Toute son attention se porta sur l'espèce de muraille blanche qui tremblait à la surface de la Seine et se refermait autour de lui; il eût l'impression d'être au centre d'une tour brumeuse, d'instant en instant plus étroite. A ses pieds, le fleuve n'était plus qu'un lac noir dont les bords s'effaçaient." (p.40)

Cette hallucination détache complètement l'actant du monde réel. Le processus par lequel

Philippe arrive à se sentir renfermé par cette hallucination nous est indiqué par l'impression subite qu'il est prisonnier du brouillard. Son imagination lui permet cependant, de voir disparaître peu à peu le monde matériel, et de cette façon il a conscience de rester seul au centre de la scène.

Ces formes de rêve éveillé, que nous venons de signaler, détournent les personnages de l'action et par conséquent du monde du réel. D'ailleurs, elles sont propices à l'idée fixe, à la délectation morose de la passion, de la souffrance, telles les rêveries obsédantes d'Eliane. Cependant, même si les personnages ignorent la valeur de ces rêves, ceux-ci jouent un rôle de révélateur, soit dans l'approfondissement d'une idée qui s'impose à eux, soit dans la découverte de leur propre nature. Ainsi Philippe, après avoir été la proie de cette hallucination au bord du fleuve a une conscience plus aiguë de sa lâcheté:

"Sa promenade sur les quais se résumait en quelques mots, et ces mots résonnaient malgré lui dans sa tête: 'Une femme appelait au secours et je me suis sauvé.'" (p.41)

Dans le même sens il nous est dit qu'Eliane, "au hasard d'une rêverie (...) apprenait le triste et pauvre secret qu'elle espérait ne jamais connaître" (p.220). Nous devons reconnaître cependant, grâce à ces échappées hors du monde réel, qu'Eliane, malgré tout, vit par procuration l'amour de Philippe:

"Son voyage de noces à elle, c'était cette promenade incessante qui la menait de salon en salon et de chambre en chambre, entre les housses blanches des meubles, derrière les volets clos." (p.76)

Contrairement à ce qu'on pourrait imaginer, le rêve étudié en tant que démarche de l'inconscient n'arrive pas à fournir les éléments qui conduisent les personnages à la fuite. Il révèle plutôt sur un plan transposé les insatisfactions de la vie réelle. Dans ses rêves, Eliane n'est délivrée ni de ses inquiétudes ni de ses obsessions érotiques. La marche interminable qu'elle entreprend en rêve, dans "ce jardin qui n'aboutissait nulle part" (p.177), peut bien représenter l'enfer psychologique où elle se meut. D'un point de vue psychanalytique cette marche traduirait tout le désespoir qui a conduit l'héroïne à fuir l'appartement des Cléry. Le récit du rêve traduit en termes sexuels la frustration d'Eliane. Déjà "la montée abrupte - comme le suggère Jacques Petit- a ce sens".⁸ En outre, les éléments de ce paysage rêvé comportent

toute une symbolique autour du corps humain, qui échappe à la possession d'Eliane. Dans cette optique, le rêve serait une transposition de ce qu'est la vie de cette femme par rapport à Philippe; il revêtirait aussi un caractère prémonitoire dans le sens où le rêve serait l'annonce du refus futur de Philippe à faire d'elle sa femme. De même, le rêve d'Henriette traduit son insatisfaction face à la réalité: tantôt "elle rêva qu'elle était heureuse" (p.142), tantôt "elle rêva qu'elle n'était plus heureuse, elle était inquiète." (p.143)

Pour Eliane, le rêve à l'état inconscient glisse plutôt vers le cauchemar. Dans ce domaine elle se rapproche des autres personnages types de Julien Green qui, comme Adrienne Mesurat, sombrent dans la folie:

"Une ou deux fois, il lui arriva de tomber dans le sommeil sans fermer les paupières; des songes fatigants l'agitaient alors et elle luttait pour crier, pour respirer, mais ne perdait pas tout à fait connaissance. C'est ainsi qu'au plus fort d'un cauchemar, elle voyait ou croyait voir, la lampe électrique allumée au chevet de son lit. Cependant la porte s'ouvrait silencieusement sous la poussée d'un être invisible; des mains la serraient à la gorge, des mains dures et nerveuses, les siennes. Son rôle, ce bruit rauque et coupé, la ramenait à elle et elle arrachait de son cou ses doigts crispés qui ne voulaient pas lâcher prise." (p.235)

Ce n'est point le cas pour Philippe qui trouve dans le sommeil un mécanisme fugitif qui l'arrache à la vérité: "... il s'abandonnait à l'ivresse délicate d'un sommeil contre lequel il ne luttait plus." (p.62) La fuite par le sommeil n'est d'ailleurs pas rare dans la vie des personnages greeniens. Tous cèdent à cette sorte d'anéantissement qui annonce, ne serait-ce que d'une façon symbolique, la tentation de la mort.

Les personnages d'Epaves ont failli succomber aux attraits de la mort en tant que fuite totale et finale: Henriette au balcon de sa demeure a été saisie par le vertige: "La mort l'attirait doucement vers les belles régions incertaines qui tentent les âmes sans espoir" (p.251); Eliane a songé qu'elle irait jusqu'au bout d'une falaise d'où elle s'élancerait" (p.240). La scène finale du roman nous dévoile le secret de la complicité qui lie Philippe au fleuve:

"Au milieu de cette brume, il semblait à Philippe que la matière s'évanouissait pour ne laisser vivre qu'un univers spirituel où circulait une ombre; lui-même. Que cherchait-il? Rien (...) l'homme qu'il devait être n'existait pas. Depuis longtemps déjà, (il) vivait avec une sorte de fantôme, quelqu'un dont sa mémoire seule pouvait lui dire quelque chose, mais que personne n'avait jamais vu." (pp. 282, 283)

Certes, c'est le néant de sa vie qu'il retrouve au bord de la Seine. On peut comprendre que le fleuve n'est donc pas seulement la transposition de l'existence vide et inutile que mène le protagoniste, mais il représente aussi l'invitation à la fuite par la mort: "Ainsi (...) mourir c'était simplement un pas à faire en avant" (p.283). Seulement Philippe ne se laissera pas séduire par la mort. Il se contentera d'accomplir cet acte d'une façon symbolique, en trempant la main dans la Seine. Ce sera son secret qui lui donnera à ses propres yeux une supériorité sur les autres.

Evidemment, après ces tentatives de fuite, les personnages réalisent l'impossibilité de toute évasion, et le retour à la réalité n'en est par conséquent que plus amer. Maintenant tous sont conscients, comme Eliane, qu'ils sont prisonniers d'eux-mêmes, et qu'ils ne pourront pas non plus échapper à leur milieu. Les Cléry cherchent à fuir la prison qu'est leur demeure, cependant ils y reviennent inexorablement; Philippe, après ses tentatives d'évasion revient à la maison; Eliane, aussitôt qu'elle quitte la maison, elle revient aussi; Henriette revit ses joies enfantines dans l'appartement misérable de son amant mais se trouve face à la réalité: elle ne peut pas échapper non plus à l'appartement de Philippe. Les personnages d'Epaves semblent donc être destinés à évoluer dans un univers clos.

Citations

1. Fongaro, Antoine. *L'existence dans les romans de Julien Green*. Rome: Signorelli, 1954, p.143.
2. Prévost, J. L. *Julien Green ou l'âme engagée*. Lyon: E. Vitte, 1960, p.91.
3. A ce propos, Jacques Petit souligne: "Adrienne Mesurat au contraire se sentait enfermée dans le 'cercle enchanté' de sa vie quotidienne, Guéret lui aussi était prisonnier (...) Henriette trouve un refuge, l'image s'inverse." Petit, Jacques. *Julien Green, Œuvres complètes*. Tome II. Paris: Gallimard, 1973, p. 1345.
4. Green lui confie ses propres souvenirs d'enfance. Voir le *Journal* à la date du 18 octobre 1931: *Partir avant le jour*, Paris: Le livre de poche, 1972.
5. Green, Julien. *Œuvres complètes*. Tome II (1935-1939). Collection "La Palatine". Paris: Plon, réédition de 1951, p.1329.
6. Green, Julien. *Les années faciles*. *Journal* (1926-1934). Paris: Plon, 1970, p.445.

7. Green, Julien. *Derniers beaux jours. Journal* (1935-1939). Paris: Plon, 1973, p.244.
8. Green, Julien. *Œuvres complètes. Tome II.* P.1360.

Bibliographie

Fongaro, Antoine. *L'existence dans les romans de Julien Green.* Rome: Signorelli, 1954.

Green, Julien. *Les années faciles. Journal* (1926-1934). Paris: Plon, 1970.

Green, Julien. *Derniers beaux jours. Journal* (1935-1939). Paris: Plon, 1973.

Green, Julien. *Œuvres complètes. Tome II. Collection "La Palatine".* Paris: Plon, réédition de 1951.

Green, Julien. *Œuvres complètes. Tome II.* Paris: Gallimard, 1973.

Green, Julien. *Partir avant le jour.* Paris: Plon, 1972.

Prévost, J. L. *Julien Green ou l'âme engagée.* Lyon: E. Vitte, 1960.

